

**De l'existence d'une rupture paradigmatique.
Une application aux recherches constructivistes sur la
connaissance organisationnelle.**

Sandra Charreire-Petit, Université Paris Sud XI, PESOR
Sandra.charreire-petit@jm.u-psud.fr

Isabelle Huault, DRM-DMSP (CNRS-UMR 7088)
Isabelle@huault.net

De l'existence d'une rupture paradigmatique.

Une application aux recherches constructivistes sur la connaissance organisationnelle.

Introduction

En management, les débats autour d'une rupture avec le paradigme dominant, c'est-à-dire, le positivisme et ses principaux avatars, sont nombreux. Ainsi, on peut se référer à la controverse engagée dans *Strategic Management Journal* par Mir et Watson (2000, 2001) et Kwan et Tsang (2001). Elle concerne la nécessité d'ancrer les recherches dans un référentiel constructiviste pour aborder la complexité organisationnelle. Mir et Watson (2000) soulignent en effet le potentiel qu'offre le référentiel constructiviste pour les stratégies de recherche en management. Ils mettent l'accent sur la nature contextuelle de toute création théorique, sur le rôle du chercheur en tant que véritable acteur engagé dans le processus de recherche et sur la non-séparation entre théorie et pratique.

Les travaux dans le champ de la connaissance organisationnelle permettent particulièrement d'illustrer cette perspective. En effet, la plupart des articles récents sur le sujet insistent sur la complexité de la connaissance, sa nécessaire contextualisation, son caractère socialement construit. En outre, les liens irréductibles entre connaissance et *praxis*, connaissance et langage, connaissance et histoire sont mis en relief. Certains chercheurs voient là de grandes proximités avec les éléments structurants du paradigme constructiviste (Von Krogh, Roos et Slocum, 1994 ; Spender, 1996). L'objectif est ici d'interroger la cohérence interne des recherches, c'est-à-dire, la cohérence entre la posture épistémologique constructiviste affichée par les auteurs travaillant sur la connaissance organisationnelle, et la manière concrète de conduire les recherches.

Par constructivisme, on entend (Lincoln, et Guba, 2000):

- **la négation du présupposé ontologique** : les constructivistes considèrent en effet que la science ne saurait poursuivre un objectif de connaissance de la réalité d'une part, et que cette réalité n'est pas indépendante voire antérieure à l'observateur-chercheur, d'autre part. Dans cette acception, le primat est accordé à l'interaction entre l'objet et le sujet et aux modalités d'élaboration de la connaissance par le chercheur. La construction sociale de la réalité (Berger et Luckmann, 1966), la limitation du champ d'observation et d'action des individus par les cultures et le contexte dans lesquels ils sont engagés interdisent par exemple de penser l'immanence des phénomènes économiques et sociaux. Les constructivistes s'opposent ainsi à une approche nomothétique qui suppose que le chercheur puisse découvrir des phénomènes naturels en s'appuyant sur des techniques et des protocoles systématiques qui élimineront tout biais de l'analyse (Burrell et Morgan, 1979 : 6).
- **la co-construction des problèmes avec les acteurs** : les itérations permanentes entre théorie et terrain et une démarche de recherche plus articulative que cumulative (Piaget, 1970) soulignent que la connaissance du sujet relève d'une construction continue. La séparation entre le chercheur (sujet) et les phénomènes à analyser (objet) ne semble guère concevable. Dans ce contexte, la "réalité" organisationnelle ou la vérité que les disciplines académiques recherchent sont socialement construites (Mir et Watson, 2000 : 943).
- **l'orientation pragmatique** : cette démarche se caractérise par l'aide à la construction des problèmes auprès des acteurs d'une part, et par l'apprentissage mutuel, entre le chercheur et les praticiens, d'autre part. Dans cette perspective, les constructivistes soutiennent que théorie et pratique sont étroitement liées. La pratique existe tout à la fois avant et après la théorie (Mir et Watson, 2000) et il existe une phase de *praxis*

pré-théorique, qui conduit à la formalisation de la théorie et, de façon ultime, guide la future *praxis*. (Butts and Brown, 1989).

De manière générale, les recherches empiriques traitant de la connaissance dans la littérature peuvent être divisées en deux grands ensembles distincts : le premier traite de l'élaboration des connaissances organisationnelles alors que le second analyse davantage l'utilisation et la gestion des connaissances par les organisations (ce que l'on nomme plus communément le *knowledge management*). Dans cet article, nous traitons essentiellement de textes relevant du premier ensemble. Le matériau empirique de notre recherche (*Cf.* annexe 1) est constitué d'articles qui s'intéressent à la question « Comment la connaissance organisationnelle se forme-t-elle ? ». Mais relier le champ de la connaissance dans les organisations et le référentiel constructiviste soulève de nombreuses questions, en particulier méthodologiques. C'est précisément sur ce problème que porte la présente contribution articulée autour de deux interrogations principales : 1) Quels sont les ingrédients de la rupture épistémologique, telle qu'elle est envisagée par les auteurs des recherches sur la connaissance organisationnelle ? Peut-on vraiment parler de rupture ? 2) Dans ce cas, comment s'opérationnalise-t-elle ? Quelles sont les spécificités de la méthode, de l'instrumentation retenue et des connaissances produites ?

Notre recherche met en avant dans une première partie les « ingrédients » de la rupture épistémologique. L'un des principaux arguments des auteurs pour plaider cette évolution est d'insister sur le caractère socialement construit de la connaissance. La recherche souligne, dans une seconde partie, la difficulté à opérationnaliser les principes constructivistes et, en particulier, le manque de dispositifs méthodologiques spécifiques voire l'inadéquation entre l'instrumentation et le paradigme de référence. De plus, si le mode de production de

connaissances est présenté comme typique par les auteurs, rien ne permet en revanche d'en affirmer le caractère discriminant par rapport à d'autres postures épistémologiques et en particulier le positivisme. De manière générale, il apparaît clairement que des confusions sont constamment opérées entre les construits sociaux étudiés et l'ancrage constructiviste présenté comme une nécessité.

Afin d'éclairer la question de la cohérence épistémologique entre les travaux sur la connaissance et la posture constructiviste, il apparaît utile de s'interroger sur l'instrumentation et les modalités de restitution des travaux. Pour ce faire, nous avons procédé à une analyse de contenu et à une lecture critique d'articles fondamentaux¹ constructivistes traitant de la connaissance. La grille d'analyse retenue comporte ainsi les quatre descripteurs suivants :

- **la nature de la connaissance organisationnelle:** appréhendée comme complexe, dynamique, construite socialement et contextualisée (Tsoukas, 1996 ; Spender, 1996), la connaissance ne semble pouvoir être étudiée que dans le cadre d'une épistémologie constructiviste. En outre, l'accent est mis sur le rôle du langage, du discours et des histoires dans le processus d'émergence de la connaissance (Gherardi, 2000 ; Orlikowski, 2002). Or, selon nous, considérer la complexité et le caractère socialement construit de la connaissance n'implique pas mécaniquement l'ancrage dans le paradigme constructiviste.
- **l'instrumentation de la recherche :** l'analyse du matériau empirique conduit à poser le problème de la cohérence entre le positionnement épistémologique et la spécificité du dispositif méthodologique. Or, il apparaît qu'aucun *design* particulier ou d'outils méthodologiques dédiés ne figure dans les recherches analysées.

¹ L'échantillon d'articles a été sélectionné selon le processus décrit dans l'encadré méthodologique ci-après.

- **la nature des résultats obtenus** : les résultats mettent en avant la complexité de la connaissance organisationnelle. Pour autant, la dimension prescriptive des travaux sur la connaissance pousse à une conception souvent simplificatrice voire mécaniste des pratiques. (Pentland, 1995, Von Krogh, Ichijo, et Nonaka, 2000 ; Tsoukas et Vladimirou, 2001)
- **les modalités d'élaboration de la connaissance scientifique par le chercheur** : le principe de cohérence entre les éléments structurants du constructivisme - et en particulier les modalités d'élaboration des connaissances dans ce paradigme - et le mode de génération de la connaissance scientifique par le chercheur est interrogé.

Une analyse systématique de quelques travaux rattachés au référentiel constructiviste, emblématiques du champ concernant la connaissance organisationnelle est proposée dans cet article. Ils sont revisités à l'aide des descripteurs précédemment cités. Chaque article a fait l'objet d'une analyse de contenu et d'un codage en double aveugle par chacun des auteurs.

Méthode

La base empirique de notre recherche est constituée d'articles fondamentaux dans le champ de la connaissance organisationnelle et publiés dans des revues académiques internationales. La nature de l'échantillon et les critères de choix des articles ont été arrêtés selon les principes suivants :

L'échantillon : l'exhaustivité des publications dans le champ n'a pas été recherchée et la représentativité théorique a été préférée à une représentativité au sens statistique du terme (Yin, 1991).

Les critères de choix des articles : Outre la publication dans des revues anglo-saxonnes de premier rang telles que *Strategic Management Journal*, *Organization Science* ou *Organization Studies*, les articles analysés sont récents et représentent la production scientifique sur la période 1994-2004, c'est-à-dire les dix dernières années. Ils affichent clairement leur positionnement ou bien prennent appui sur des références épistémologiques et théoriques qui signalent de manière explicite leur ancrage constructiviste. Nous avons eu également le souci de retenir des auteurs ayant développé leur pensée et affiché leur positionnement à travers plusieurs publications (Cf. Tsoukas, Orlikowski, Gherardi, Spender...). Cette précaution permet de s'assurer de la légitimité de ces auteurs pour le champ concerné, champ dans lequel ils sont fréquemment cités.

Par ailleurs, si les articles analysés concernent un même domaine (la connaissance organisationnelle), les raisons sont à la fois méthodologiques et théoriques. Tout d'abord, nous pouvons ainsi effectuer des comparaisons à partir d'un *corpus* homogène. Ensuite, il s'agit d'un champ de recherche encore jeune, en quête de fondements théoriques et épistémologiques.

La démarche retenue : Deux phases distinctes.

Phase n° 1 : Elaboration de la grille de codage *a priori*. L'objectif est de faire émerger les indicateurs à retenir pour l'analyse systématique des articles. Pour répondre à notre objectif de recherche, le niveau d'inférence requis doit être plus proche de l'interprétation d'un contenu que de sa description. C'est pourquoi nous avons utilisé la méthode proposée par Miles et Huberman (1991) de codage thématique. L'émergence d'unités d'analyse pertinentes s'est appuyée sur plusieurs lectures flottantes du matériau empirique, faisant apparaître jusqu'à neuf catégories. Ces dernières ont été réduites aux quatre descripteurs ou indicateurs retenus (la nature de la connaissance, l'instrumentation de la recherche, la nature des résultats obtenus et les modalités d'élaboration de la connaissance scientifique par le chercheur). La réduction a été opérée par comparaison et regroupement (Miles et Huberman, 1991 : 118) en fonction d'une proximité de sens entre les catégories et entre ces catégories et la littérature constructiviste.

Phase 2 : Codage et analyse de contenu. Chaque article a été codé par les deux auteurs selon les quatre descripteurs retenus (codage en double aveugle). Une comparaison du codage effectué article par article a été opérée afin d'apprécier la fiabilité inter codeurs. La confrontation des éléments relevés dans les articles avec les fondements du paradigme a permis une analyse du matériau guidée par les deux questions de recherche : 1) Quels sont les ingrédients de la rupture épistémologique, telle qu'elle est envisagée par les auteurs de recherches sur la connaissance dans les organisations? 2) Si rupture il y a, comment s'opérationnalise-t-elle ?

1- Les ingrédients d'une rupture épistémologique avec le paradigme dominant : la connaissance comme construction sociale

Le domaine de la connaissance organisationnelle, en tant que champ scientifique, fait aujourd'hui l'objet de nombreux travaux. Parmi ceux-ci, beaucoup insistent sur la nature socialement construite de la connaissance et partant, sur la nécessité de s'affranchir du paradigme positiviste dominant. Tsoukas et Vladimirou (2001 : 974), par exemple, s'élèvent

contre “ une compréhension étroitement cartésienne de la connaissance et de la cognition “. Gherardi (2000 : 212) s’insurge contre « une théorie des organisations fonctionnaliste » pour aborder la question de la connaissance, trop souvent réifiée et réduite à un problème de « capitalisation ». Spender (1996) déplore quant à lui que “ la conception qui prévaut sur la connaissance soit naïvement positiviste et que celle sur l’apprentissage soit tout simplement mécanique ”. Pentland (1995 : 4) souhaite se détourner d’une « épistémologie objectiviste » alors que Tsoukas (1996 : 16) enfin se démarque d’une conception rationaliste et strictement « représentative » (*representational*).

L’un des principaux arguments pour plaider la rupture épistémologique est d’insister sur le caractère complexe, dynamique et contextualisé de la connaissance (1.1). Un autre est de mettre à jour le rôle du langage, des communications et de la narration dans l’élaboration de la connaissance (1.2). Mais cela suffit-il à assurer le tournant paradigmatique (1.3)?

1.1 La nature de la connaissance organisationnelle.

Le champ de la connaissance organisationnelle peut être considéré comme un révélateur d’une évolution globale en management. Cette évolution, que d’aucuns présentent comme une révolution, consiste en une conception moins mécaniste et moins déterministe de la firme. Pour Spender et Grant (1996), cette modification sensible se traduit notamment par l’intégration plus marquée de la complexité des liens avec l’environnement, par une discussion ravivée sur la notion de frontières organisationnelles et par la richesse des objets considérés. C’est dans ce contexte que les articles étudiés doivent être appréhendés.

L’un des articles les plus emblématiques de l’ancrage constructiviste radical dans le domaine de la stratégie et de la gestion de la connaissance est celui de Von Krogh *et al.*, (1994). Ceux-ci défendent non seulement le dépassement d’une posture positiviste, mais aussi d’une

perspective cognitive jugée trop restrictive. Cette dernière en effet ne porte que sur les « processus d'information » et sur les « représentations stockées dans des structures de connaissances » (1994 : 57). Leur propos est dès lors de mettre en avant la construction sociale de la connaissance en insistant sur les phénomènes d'autopoïésis² (1994 : 58):

« Autopoïesis theory suggests that the world is not a pre-given state to be represented »

« Knowledge is a component of the autopoietic process, it is history dependant, context sensitive, and rather than being oriented toward problem solutions, knowledge enables problem definition ».

Le principe de circularité est ici posé, puisque l'acteur se trouve dans un système cognitif dont il ne peut sortir, ni choisir où il commence et comment il fonctionne. Cette vision n'est pas sans rappeler les contours du paradigme émergent mis en évidence par Schwartz et Ogilvy (1979) qui insistent tant sur la complexité, l'indéterminisme, la causalité mutuelle ou encore les phénomènes de morphogenèse propres aux dynamiques organisationnelles.

Au-delà du caractère autopoïétique, de nombreux travaux insistent sur la dimension dynamique de la connaissance. Selon ceux-ci, les acteurs en effet reconstituent en permanence le processus de connaissance dans le temps et selon les contextes. Comme le souligne Orlikowski (2002 : 253), les acteurs improvisent de nouvelles pratiques au fur et à mesure qu'ils inventent ou apprennent de nouvelles manières d'interpréter le monde.

« Knowledge is therefore highly dynamic as managers make new observations » (Von Krogh *et al.*, 1994 : 58)

« Knowing as an ongoing social activity constituted and reconstituted in every day practice. As such, knowing cannot be understood as stable or enduring (Orlikowski, 2002 : 252).

« The knowledge they need to draw upon is inherently indeterminate and continually emerging (...) Organizations are seen as being in constant flux, out of which the potential for the

² Ce concept introduit par Maturana et Varela (1988) souligne que les systèmes vivants sont dotés de trois caractéristiques : l'autonomie, la circularité et l'autoréférence. Ces propriétés leur permettent de s'auto créer grâce à un système clos de relations entre les parties du système. Ainsi, l'organisation s'auto produit. Cette théorie a une conséquence importante : les systèmes ne peuvent évoluer et changer que s'ils engendrent la modification de leur identité.

emergence of novel practices is never exhausted – human action is inherently creative (Tsoukas, 1996 : 11, 22)

Ces différentes contributions laissent à penser que le paradigme positiviste ne peut envisager les concepts autrement que de manière statique. L’ancrage dans le paradigme constructiviste serait donc justifié par le caractère dynamique et socialement construit de la connaissance, ce que nous remettons précisément en cause dans la suite de l’article, tant cela nous semble correspondre à une vision étriquée des travaux positivistes.

Mais c’est sur le caractère socialement construit de la connaissance que porte l’essentiel de l’argumentation :

« Knowledge is intimately connected to observation and the notion of information becomes redefined » (Von Krogh et al., 1994 : 58).

« Knowledge does not exist prior to and independant from the knowing subject » (Gherardi, 2000 : 213)

« Individuals are now seen as agents, active co-producers of their surrounding reality. How agents construe themselves and their environments becomes the focus of study » (Tsoukas, 1996 : 13)

« The socially constructed distributed and embedded nature of knowledge and the processes through which it changes (...). Knowledge is always ambedded in some social collectivity and is subject to the cultural assumptions, practices, and power relations operating within that collectivity» (Pentland, 1995 : 2-3)

Il apparaît que la connaissance, pour être bien comprise, devrait être contextualisée et devrait être articulée tout à la fois à son processus d’élaboration et à son ancrage spatio-temporel. En effet, pour de nombreux auteurs (Brown et Duguid, 1991 ; Lave et Wenger, 1991 ; Blackler, 1995 ; Gherardi, 1995, Tsoukas, 1996), les processus d’élaboration de la connaissance, comme les processus d’apprentissage, relèvent d’abord de phénomènes sociaux et culturels. Cette « particularité » nécessiterait de saisir les phénomènes en contexte. Dans cette

perspective, la connaissance apparaît toujours encadrée dans une structure sociale, elle est profondément marquée par les schèmes culturels, les pratiques organisationnelles et les relations de pouvoir du contexte dans lequel elle se déploie.

Historique, et indéterminée, la connaissance naît des interdépendances entre sujet, objet et contexte (Gherardi, 2000).. L'attention devrait donc se porter beaucoup plus sur les systèmes d'interprétation, les cultures organisationnelles et les processus d'émergence de la connaissance que sur une pseudo-découverte de celle-ci dans une perspective étroitement positiviste (Spender, 1996). Pour ce dernier en effet, une acception non positiviste du statut de la connaissance constitue une orientation féconde pour dépasser les limites de son opérationnalisation. Spender milite pour une conception systémique qui tienne compte des dimensions de leadership et de système d'influences, mais aussi de la nature complexe et hétérogène des connaissances émotionnelles et politiques. Pour lui, l'intégration de ces différentes dimensions est seule capable de produire une représentation contingente des situations, susceptible d'aider les managers à développer des compétences distinctives et des capacités d'apprentissage. La connaissance devient ainsi un concept multi directionnel très lié à la notion de « faire ensemble » (Gergen, 1991 ; Blackler 1995).

1.2 Le rôle de l'action et du langage dans l'élaboration de la connaissance.

Cette conception de la connaissance est profondément liée au fait que connaissance et pratique, connaissance et action sont appréhendées comme se constituant mutuellement. Il apparaîtrait alors absurde de parler de la connaissance ou de l'action sans les envisager dans leurs interactions. Le processus de connaissance est considéré comme étant fondamentalement une activité sociale, constituée et reconstituée dans les pratiques quotidiennes. Les réalités sociale et organisationnelle ne sont pas une donnée mais sont construites de manière continue dans la complexité des activités organisationnelles :

« Organizational knowing as emerging from the ongoing and situated actions of organizational members as they engage the world (...). All doing is knowing and all knowing is doing (Orlikowski, 2002 : 249- 251).

« The close connection between knowledge and action (Tsoukas et Vladimirou, 2001 : 974)

« Learning takes place in the flow of experience with or without our awareness of it» (Gherardi, 2000 : 214)

« The locus of the agent's knowing how to follow a rule is not in his head but in practice, that is to say, his understanding is implicit in the activity in which he engages (Tsoukas, 1996 : 16)

Orlikowski (2002 : 251) relève d'ailleurs que les relations d'interdépendance entre l'activité de connaissance et la pratique sont un élément structurant du référentiel développé par Maturana et Varela (1988) concernant les processus d'*autopoïesis*.

L'attention se porte également sur les modes d'élaboration de la connaissance où langages et narrations jouent un rôle essentiel. Les travaux de Boland *et al.* (1995) illustrent le rôle du langage, posé comme un fait social, dans la construction de la cognition collective. Intégrer le rôle du langage dans l'élaboration de la connaissance constitue une des raisons justifiant, aux yeux de leurs auteurs, l'ancrage constructiviste des travaux relevant de ce champ.

L'élaboration de la connaissance y est appréhendée comme une pratique collective et donc, comme une pratique discursive accompagnée d'un système de signes, qui influence très directement la construction du monde (Tsoukas, 1998).

Le concept-clé pour comprendre le développement de la connaissance organisationnelle est donc l'activité langagière :

« It is by languaging that knowledge brings forth a world (...) The notion of organizational knowledge both demands and allows for languaging. » (Von Krogh *et al.*, 1994 : 61)

« Knowledge structures evolve and change as organizational members reach agreement on interpretations of their individual and shared common experiences » (Von Krogh *et al.*, 1994 : 62)

« Knowledge like plants is alive, then it can be talked about more like garden architecture as it becomes culturalized in different discourses » (Gherardi, 2000 : 213)

D'aucuns vont jusqu'à évoquer un « jeu linguistique » (Wittgenstein, 1953) pour rendre compte de l'importance des discours dans l'émergence de la connaissance. Le langage apparaît comme le levier fondamental dans la création des relations sociales nécessaires à l'élaboration de la connaissance :

« A social practice has no essence or intrinsic nature (...). What a social practice is depends on how human agents interpret it to be (...) Language is constitutive of reality – there is no privileged position from which reality might objectively be viewed » (Tsoukas, 1996 : 19)

« Recipes are always embedded in conversations and social interactions (...). An industry recipe offers managers not only a vocabulary but a grammar (Tsoukas, 1996 : 21)

« Language is not only the expression of social relations but also the medium for their creation » (Gherardi, 2000 : 216)

Certains propos laissent même à penser que la sophistication du langage permet d'atteindre la complexité du monde :

« When our language is crude and unsophisticated, so are our distinctions and the consequent judgements » (Tsoukas et Vladimirou, 2001 : 977)

Pour autant, un langage complexe ne garantit pas l'accession à la complexité et nous soutenons, avec Anna Grandori (2002), que la sophistication ou la multiplication de terminologies spécifiques peut même être considérée comme l'ennemi de la pédagogie :

« There is the risk that research becomes messy and inconclusive rather than sophisticated, and sophistication becomes a game of words and legitimation (Grandori , 2002 : 230)

Promouvoir et soutenir les pratiques discursives apparaît dès lors fondamental pour permettre la construction et l'intégration de la connaissance dans les organisations. Dans cet esprit, Brown et Duguid (1998) inscrivent l'intégration de la connaissance dans une perspective écologique. Ils appréhendent la connaissance organisationnelle dans sa dimension architecturale, c'est-à-dire dans les canaux par lesquels la connaissance se diffuse dans et en dehors de l'organisation.

1.3 Le constructivisme est-il réductible à l'étude des constructions sociales ?

Les arguments pour plaider le tournant paradigmatique et l'ancrage dans une perspective plus constructiviste concernent principalement la construction sociale de la connaissance. Mais suffit-il d'étudier des construits sociaux pour affirmer une rupture épistémologique avec le paradigme dominant ?

Trop souvent en effet, la justification de l'appartenance paradigmatique n'est expliquée que par l'intérêt pour l'analyse des construits sociaux. La littérature spécialisée fait d'ailleurs largement écho à cette position, discutable selon nous. Mir et Watson (2000 : 947) justifient le recours au constructivisme par les caractéristiques mêmes des objets analysés : par exemple, les crises parce qu'elles sont d'abord le produit de la représentation d'acteurs ou encore la turbulence environnementale, en tant que fruit de prophéties autoréalisatrices. Dans ce cas

précis, il existe une confusion entre constructivisme-objet, imputé aux acteurs et constructivisme méthodologique de l'observateur-chercheur.

Il semble en être de même dans le domaine de la connaissance organisationnelle où est mis en avant le caractère construit du phénomène comme résultat des interactions individuelles. Or, les sciences sociales dans leur globalité et les sciences des organisations en particulier s'intéressent par nature aux constructions sociales (représentations, discours, apprentissages, cultures ...). Cependant, l'étude des constructions sociales n'implique pas automatiquement un tournant paradigmatique. Il n'est pas certain en effet qu'un chercheur revendiquant un réalisme fort de la théorie qu'il produit dénierait le fait que la connaissance soit contextualisée et émerge des pratiques organisationnelles :

« Realists thus do not need constructivists to help them bring the issue of context back into the picture » (Kwan et Tsang, 2001 :1167).

Ainsi, la confusion fréquente entre l'étude d'un construit social et le caractère socialement construit de la connaissance constitue, selon nous, une mauvaise justification de la nécessité d'une rupture épistémologique.

Au-delà, il est un autre problème que, selon nous, les travaux sur la connaissance ne résolvent pas. Il s'agit de la difficulté à opérationnaliser la variable « connaissance » telle que le champ la définit, en l'occurrence comme une entité complexe, socialement construite et contextualisée. L'enjeu méthodologique est de taille puisque le consensus existe dans cette littérature (et plus largement d'ailleurs) pour considérer la complexité de l'objet. Sur un strict plan méthodologique, il est alors nécessaire de traiter avec un ensemble de variables et sous-variables délicates à définir. Autrement dit, plus les auteurs relèvent la complexité, moins ils sont, finalement, en position de traiter les problèmes qu'ils soulèvent. Spender et Grant (1996) ne notent-ils pas eux-mêmes que les variables théoriques les plus intéressantes que les auteurs du champ font émerger sont aussi celles qui sont les moins aisées à identifier ou à mesurer ? La seconde partie de l'article a précisément pour objet de mettre à jour les

contradictions et les difficultés de mise en œuvre pour une recherche cohérente avec le paradigme affiché.

2- Les contradictions internes ou les difficultés de l'opérationnalisation

La plupart des articles analysés sont de nature plutôt programmatique. Cela ne dispense pas de s'interroger pourtant sur l'opérationnalisation des recherches menées, eu égard à la nature et aux caractéristiques de la connaissance, mises en évidence par les auteurs. Notre propos s'articule alors autour de deux questions principales :

- Quelle est l'instrumentation de la recherche préconisée et déploie-t-on des dispositifs méthodologiques particuliers pour négocier le tournant paradigmatique ? Quelles sont les modalités d'élaboration de la connaissance scientifique, au regard de l'inscription affichée du chercheur dans le référentiel constructiviste ? (2.1)
- Quelle est la nature des résultats obtenus et des connaissances produites ? N'existe-t-il pas un paradoxe entre les conceptions de la connaissance scientifique défendues dans le constructivisme et le souci, même implicite, de présenter une science objective de la connaissance ? (2.2)

2.1 L'instrumentation de la recherche : l'absence d'outils spécifiques.

« We authors who study how knowledge is produced, utilized, transmitted in the practices of
« others » pay little regard to how we ourselves produce expert knowledge »

Tels sont les termes du débat que nous examinons ici, judicieusement posés par Gherardi (2000 : 219).

En effet, les tenants du paradigme constructiviste insistent volontiers sur les modalités complexes d'élaboration de la connaissance scientifique, profondément ancrée dans la pratique. On peut ainsi rappeler que les constructivistes mettent l'accent sur le monde de l'expérience, tel qu'il est vécu, ressenti et éprouvé par les acteurs sociaux. Ils bannissent les notions d'objectivisme, de réalisme empirique, de vérité objective et d'essentialisme. Pour eux, ce que nous considérons comme étant une connaissance et une vérité objectives n'est que le résultat d'une perspective particulière (Gergen, 1991, Schwandt, 1994). La connaissance scientifique n'est pas un objet, c'est à-dire une représentation qui existe indépendamment du chercheur, mais une activité et un processus (Von Glasersfeld, 1991 : 16). Comment les auteurs s'intéressant au champ de la connaissance organisationnelle en tiennent-ils compte dans leur pratique scientifique? Gherardi (2000 : 214), chercheur qui revendique la posture constructiviste de son travail, reconnaît que la connaissance se nourrit de la participation à l'action dans les organisations et « prend place dans le flux de l'expérience ».. De façon plus radicale encore, elle écrit que :

“ The concept of practice reveals how comprehension of situations where one is thrown headlong into use, is pre-reflexive and does not draw distinctions among subject, object, thought or context (...). Practice is both our production of the world and the result of this process » (Gherardi, 2000 : 214- 215).

Si l'on peut souscrire à de tels propos, on ne perçoit pas bien quelles sont les conséquences méthodologiques de telles affirmations dans les recherches effectuées, où la recherche-action, voire l'observation participante, ne semblent guère paradoxalement occuper une place de premier choix. Or, les constructivistes (Scwandt, 1994 : 126 ; Guba et Lincoln, 2000) soulignent pourtant l'importance d'un processus dialectique et itératif d'analyse, de critique, de réitération, de ré-analyse entre le chercheur et les acteurs de terrain, ce qui conduit à la construction commune d'une situation ou d'un cas. Ils trouvent ainsi un intérêt tout particulier à s'appuyer sur la subjectivité et l'intersubjectivité, la construction active et la co-crédation de la connaissance scientifique avec les acteurs. La connexion de la recherche avec l'action est bien une caractéristique majeure du courant constructiviste. L'action crée par et pour les participants avec l'aide et la coopération des chercheurs est un facteur qui distingue le projet constructiviste des recherches positivistes conventionnelles (Lincoln, 1998).

L'analyse du matériau empirique amène ainsi à un double constat : Premièrement, elle conduit à poser le problème de la cohérence entre le positionnement épistémologique et la spécificité du dispositif méthodologique. Mir et Watson (2000 : 944) soutiennent qu'un chercheur ancré dans une épistémologie constructiviste peut employer une variété de méthodes incluant par exemple l'analyse statistique. Nous ne partageons pas cette affirmation. En effet, sans soutenir la thèse d'outils épistémologiques spécifiques ou dédiés *a priori* à tel ou tel paradigme, nous ne pensons pas que l'ensemble des outils et méthodes puisse être déployé dans tout *design*, sans autre forme de justification. Ainsi, sauf à ce que l'outil, fût-il statistique, soit utilisé dans la logique constructiviste, c'est-à-dire comme un moyen de co-construire du sens avec les acteurs du terrain, nous ne pouvons rejoindre Mir et Watson (2000) sur le caractère finalement neutre des outils méthodologiques dans les *designs* de recherche. En ce sens, notre position est proche de celle développée par Weick dans la préface

de l'ouvrage de Huff (1990) concernant le dispositif méthodologique de la carte cognitive. Plus fondamentalement, ce n'est pas le déploiement de dispositifs méthodologiques variés qui pose un problème, mais le statut de ces outils dans les designs. En d'autres termes, nous pensons que le statut des outils et méthodes doit être explicité, afin de ne pas courir le risque d'une contradiction entre le positionnement épistémologique et le passage à l'instrumentation. Deuxièmement, et de manière liée, les auteurs cherchent à comprendre et à rendre compte du processus d'élaboration de la connaissance par les acteurs en montrant à quel point la connaissance ne peut être élaborée autrement que collectivement, par le jeu complexe et contextuel des interactions. Ce faisant, ces mêmes chercheurs se comportent comme s'ils échappaient eux-mêmes aux mécanismes qui s'imposeraient aux acteurs. Il y a là un paradoxe méthodologique, proche de celui que démontre Allard-Poesi (2005). L'auteur souligne que le chercheur s'appuie sur des méthodes lui permettant finalement de se désengager de l'expérience organisationnelle en l'objectivant. Or, la réalité est présentée comme construite socialement par les interactions actives que les individus entretiennent entre eux et avec le monde. Les recherches sur la connaissance organisationnelle font ainsi face au « paradoxe de viser l'établissement d'une science objective de la subjectivité » (Allard-Poesi, 2005). Autrement dit, le chercheur parviendrait à construire seul de la connaissance scientifique, donc à s'extraire d'un processus d'élaboration de la connaissance dont il montre qu'il ne peut être que socialement encasté.

En outre, les articles étudiés, lorsqu'ils s'appuient sur une validation empirique font appel à une diversité de méthodes allant de l'observation directe non participante aux études de cas les plus longitudinales et participatives. Un premier exemple est fourni par l'étude de Pentland (1995). Il s'agit d'une recherche action longitudinale (10 ans) au cours de laquelle le

statut du chercheur a été exclusivement celui d'un acteur participant à la vie de l'organisation. Cependant, le matériau empirique, comme les techniques de recueil, sont très classiques :

« I have a considerable experience base with this case, but because my role at time was exclusively that of participant, I am an observer only in retrospect. I have notes and archival records from the time period in question, including design documents, notes from meetings, examples of audit reports, input forms, and other artifacts of the work process” (Pentland, 1995 : 8)

Notons au passage l'absence remarquée des acteurs de terrain pour la construction de sens et la production de connaissances. L'auteur ne décrit pas le rôle des acteurs (sujets) dans le processus de recherche. Par conséquent, rien, sur le plan méthodologique, ne différencie ce type de recherche de travaux de nature plus réaliste. Un deuxième exemple est donné par l'étude d'Orlikowski (2002). Elle mène une recherche qualitative de longue durée (6 mois) et de grande envergure comprenant tout autant des interviews (78), que des sources de données secondaires ou des observations directes, dans une perspective résolument inductive. Peu d'éléments sur le plan de l'instrumentation ne distinguent une telle recherche d'une investigation plus réaliste. Orlikowski (2002 : 255) le reconnaît elle-même à certains égards :

« I was unable to participate in or observe project activities directly, thus my understanding of practices comes primarily from interview data and from the traces of work evident in project documentation »

La méthode utilisée est en porte à faux avec l'affirmation, maintes fois renouvelée dans l'article, selon laquelle la connaissance se construit dans et à travers les pratiques. N'en serait-il pas de même pour la connaissance scientifique, lorsque l'on se dit constructiviste ?

Dans la même perspective, Tsoukas et Vladimirou (2001 : 984-985) font usage de techniques qualitatives et s'inspirent des recommandations formulées par Miles et Huberman, deux chercheurs positivistes revendiqués, pour asseoir leur dispositif méthodologique. Il n'est pas certain que des chercheurs positivistes étudiant la connaissance organisationnelle

envisageraient des méthodes diamétralement opposées. D'autres auteurs mettent en avant le fait qu' "une description scientifique de la connaissance organisationnelle doit toujours prendre en compte le rôle de l'observateur" (Von Krogh *et al.*, 1994 : 65). Or, c'est rarement le cas dans la plupart des articles étudiés à dimension empirique, qui privilégient volontiers la distanciation avec leur « objet » de recherche. Par exemple, l'appui explicite opéré par Orlikowski (2002 : 256) sur les méthodes préconisées par Eisenhardt (1989), chercheur positiviste, ou bien la description de l'analyse des données par une démarche test / retest pose un problème de cohérence avec la posture revendiquée au sens où le chercheur devient, de fait, extérieur au système qu'il observe.

En outre, on observe parfois des contradictions, tant sur le plan de la méthode que sur celui du discours, avec le paradigme constructiviste privilégié. Par exemple Von Krogh *et al.*, (1994) développent une conception de la « réalité », définie comme un ensemble d'éléments observables, en opposition avec le référentiel constructiviste dans lequel ils s'inscrivent explicitement :

« Conversations are interesting to study : they are observable events (...). The researcher has to rely on observable behavior (1994 : 65) »

« New phenomena pertaining to strategic management can be effectively isolated and named »
(1994 : 66)

Comment concilier cette vision très analytique avec la perspective systémique et le phénomène d'*autopoïesis* dont se font l'écho les trois auteurs ? De même, Pentland (1995 : 8) qui souhaite s'inscrire dans une démarche phénoménologique, en vient à poser des questions, auxquelles certains positivistes ne se sentiraient pas fondamentalement étrangers :

« What implications does this case [case Encap in the article] have for the implementation of other kinds of systems in other contexts? ».

En effet, il met ainsi en avant le critère de validité externe, critère que précisément les chercheurs constructivistes réfutent au profit de la dimension idiographique de la recherche.

2.2 La nature des résultats obtenus : le souci de l'objectivation ?

Si les auteurs insistent volontiers sur la complexité de la connaissance, et sa dimension sociale, de nombreux résultats obtenus ne correspondent guère à cette conception. Quand elles ne sont pas purement rhétoriques³ (Von Krogh *et al.*, 1994), certaines conclusions apparaissent surprenantes au regard des présupposés épistémologiques annoncés :

« The advantage of this framework is that it decomposes the overall phenomenon into a smaller and more observable processes. Although these processes are distributed in time and space, they are readily identifiable and can be measured and monitored in various ways. (...). By breaking the overall phenomenon down into constituent parts, it should be easier to isolate problems and, hopefully, recommend practical improvements. » (Pentland, 1995 : 19)

La possibilité d'observer, de mesurer, de découper les phénomènes situe le propos en net décalage avec les éléments qui justifieraient un ancrage constructiviste de la recherche. En effet, l'extériorité et la neutralité de l'acteur par rapport à la situation semblent requises.

Enfin et de façon plus générale, la production de connaissances actionnables n'est pas l'apanage de la posture. Les travaux pragmatistes revendiquent cette spécificité. Rien n'interdit à des travaux positivistes, bien au contraire, de partager l'ensemble des préoccupations citées ci-dessus telles que l'attention portée au caractère dynamique et contextualisé de la connaissance.

Il existe donc un paradoxe entre la conception de la connaissance affichée et le souci d'établir une connaissance objective, voire parfois fonctionnaliste, des phénomènes étudiés. Par

³ Pour Pentland (1995 : 7), epistemic criteria act « as rhetorical resources for members of an epistemic community ».

exemple, Von Krogh, Ichijo, et Nonaka (2000) procèdent à des recommandations managériales qui portent sur la culture organisationnelle, en tant que levier pour créer un contexte propice au développement⁴ des connaissances organisationnelles. Pour ces auteurs, les managers doivent développer une culture interne fondée sur la confiance, davantage que sur des valeurs compétitives et agressives. La confiance est capitale, puisque la création de connaissance est, bien plus qu'une somme d'efforts individuels, un « processus social d'équipe ». Ainsi, si la conception de la connaissance affichée dans ce type de recherche est conforme à un ancrage qui s'affranchit du paradigme positiviste dominant, le caractère prescriptif et souvent normatif des conclusions, la plus ou moins grande actionnabilité des connaissances produites pour les managers ne permettent pas de mettre en évidence l'existence d'une rupture épistémologique, telle que le proclament les auteurs du champ.

Discussion-Conclusion :

A partir d'une analyse de contenu systématique effectuée dans le champ de l'étude de la connaissance organisationnelle, notre article a mis en évidence les ingrédients d'un tournant épistémologique dans ce domaine, tels que le mettent en évidence les auteurs : la prise en compte de la connaissance comme construction sociale, dynamique et contextualisée, élaborée dans l'action et par le langage.

Nous avons montré combien ce tournant était difficile à opérationnaliser sur le plan méthodologique. Nous n'avons pu relever dans les travaux étudiés une spécificité ni de l'objet, ni de la méthode, ni de l'instrumentation retenue, ni des connaissances produites, par rapport à d'autres cadres épistémologiques. Dès lors, l'orientation constructiviste souvent

⁴ Les auteurs identifient cinq facteurs qui favorisent la création de connaissance. 1) quand le management dispose d'une vision qu'il communique en matière de connaissance 2) quand le management se préoccupe de gérer les conversations 3) quand les acteurs sont mobilisés sur le sujet (développement des connaissances) 4) quand un contexte approprié est créé et 5) quand la connaissance locale est transformée en connaissance globale (transfert).

revendiquée ne saurait s'affranchir d'un questionnement en termes de méthodes, questionnement qui tient compte précisément de la cohérence entre la posture affichée et le passage à l'instrumentation. En outre, nous avons pu relever une contradiction forte entre les modalités de génération des connaissances revendiquées dans le paradigme constructiviste et le mode de génération de la connaissance scientifique par le chercheur (Cf. tableau 1 ci-après).

Tableau 1 : Des principes épousés aux principes en usage : une application aux travaux constructivistes sur la connaissance organisationnelle.

	Principes épousés	Principes en usage	Peut-on parler de rupture paradigmatique ?
Statut de la « réalité » (la connaissance organisationnelle)	La connaissance organisationnelle est complexe, dynamique, socialement construite et contextualisée. Rôle du langage et des discours.	Positionnement épistémologique de la recherche justifié par l'observation de construits sociaux.	Etudier des construits sociaux n'implique pas l'adoption automatique de principes constructivistes.
Méthode d'élaboration de la connaissance scientifique	Co-Construction des problèmes avec les acteurs Pas de possibilité de séparer le chercheur du phénomène étudié	Utilisation d'outils conventionnels, sans discussion de leur statut dans le design de recherche.	Contradiction en termes de méthode et de discours. Pas de processus particulier d'élaboration de la connaissance scientifique.
Statut de la connaissance scientifique et des résultats	Importance de la subjectivité et de la complexité	Objectivité	Contradiction entre le statut accordé à la connaissance scientifique chez les constructivistes et la recherche d'une science objective de la connaissance.

De façon plus générale, cette réflexion nous conduit à nous interroger sur la compatibilité des référentiels épistémologiques en sciences du management. Par exemple, des auteurs comme A. Grandori et B. Kogut (2002) qui ne s'inscrivent pas dans une épistémologie constructiviste, souhaitent que les recherches évoluent dans une direction que ne renieraient pas les auteurs les plus constructivistes du champ. En effet, ils appellent de leurs vœux « une meilleure place aux études historiques et contextuelles » (2002 : 226), ils proposent que les visions trop mécanistes ou trop linéaires disparaissent au profit de perspectives plus dynamiques. Ces différents constats s'ajoutent à celui développé par Cook et Brown (1999) et le renforcent ; étudier des construits sociaux, leur caractère dynamique et leur contextualisation, ne contraint nullement à un tournant épistémologique, fut-il constructiviste. Cook et Brown considèrent que, pour rendre compte de la complexité de la connaissance organisationnelle et du dialogue entre ses différentes catégorisations, il faut mobiliser un autre niveau d'explication. Ainsi, les positions et les justifications avancées par Cook et Brown, en particulier les rôles de l'action, des interactions et du contexte dans l'élaboration de la connaissance, permettraient de rapprocher, voire de confondre leur analyse avec celle produite par les chercheurs constructivistes. Pourtant, c'est au nom d'une philosophie pragmatiste que Cook et Brown développent leur pensée qu'ils orientent vers une épistémologie de la pratique.

Plus fondamentalement, cela signifie que, quels que soient les paradigmes épistémologiques convoqués, les chercheurs infèrent souvent des interprétations et des conclusions similaires lorsqu'ils étudient la connaissance organisationnelle ; elle est complexe, elle est le fruit d'interactions humaines multiples et le contexte dans lequel elle émerge doit être considéré avec attention. Ce faisant, la question de la pertinence d'une rupture épistémologique apparaît alors toute relative : pourquoi revendiquer un changement, si les conclusions proposées ou les évolutions souhaitées convergent ? Cette recherche nous invite à pousser plus loin le débat :

qu'apporte, en termes de résultat, l'approche multi-paradigmatique en management ? Certes, on a pu montrer le caractère moins mécaniste des sujets de recherche et de leur traitement. On a également pu mettre en évidence l'intégration d'une complexité accrue dans les problématiques de management avec le développement de postures épistémologiques alternatives, telles que le constructivisme (Charreire et Huault, 1998).

Mais, quelle est la finalité d'une approche multi paradigmatique en science du management, si elle conduit peu ou prou à une certaine homogénéité des différentes épistémologies ? Le lieu de distinction entre les différentes épistémologies se situe t-il au niveau de la méthodologie et de l'instrumentation ? Ou se situe t-il ailleurs, c'est-à-dire dans les processus d'interprétation du chercheur ? Dans le statut de la connaissance produite ? Dans les critères de validité de la connaissance ?

Selon nous, la méthode doit être en cohérence avec le système de valeurs inhérent à une épistémologie. Par exemple, l'ancrage dans un référentiel constructiviste appelle à l'emploi de méthodes qui reposent sur la co-construction de la connaissance entre le chercheur et les acteurs. Or, nous avons montré une contradiction majeure entre la conception de la connaissance organisationnelle développée (complexité...) et la quête d'une science objective de la connaissance. Cette argumentation est d'autant plus importante que les chercheurs plaident pour un tournant paradigmatique.

Il existe certes, d'autres critères de différenciation entre l'épistémologie constructiviste et l'épistémologie positiviste. En particulier, les critères de validation scientifique reposent, d'un côté sur la fiabilité et les validités interne et externe, et de l'autre sur les critères d'adéquation et d'enseignabilité. En outre, l'épistémologie constructiviste privilégie une conception de la connaissance fondée sur l'hypothèse phénoménologique plutôt que sur l'extériorité du chercheur par rapport à la réalité. L'ensemble de l'édifice constructiviste se trouve néanmoins

fragilisé par l'absence de cohérence entre l'instrumentation et les éléments structurants de la posture. Il s'agit, selon nous, d'un problème de cohérence interne.

Cette analyse invite à repenser les liens entre présupposés épistémologiques, et méthodes. Et, dans le cas présent, à recourir à des méthodes qui placent au cœur du dispositif l'interaction chercheur-acteur.

Références

- Allard-Poesi F., (2005). The Paradox of Sensemaking in Organizational Analysis, *Organization*, 12 : 2, pp.169-196
- Berger PL. Luckman T. (1966). *The Social Construction of Reality: A Treatise in the Sociology of Knowledge*. Doubleday: Garden City. NY.
- Blackler F. (1995), "Knowledge, Knowledge Work and Organizations: an Overview and Interpretation", *Organization Studies*, 16: 6, pp. 1021-1046
- Boland R. J. & Tankesi R. V. (1995), "Perspective Making and Perspective Taking in Communities of Knowing", *Organization Science*, 6: 4, pp. 350-372
- Brown J. and Duguid P. (1991), "Organizational Learning and Communities-of-practices: Toward a Unified View of Working, Learning, and Innovation", *Organisation science*, vol 2, n°1, pp. 40-57
- Brown J. and Duguid P., (1998), "Organizing Knowledge", *California Management Review*, vol 40 No. 3, Spring, pp. 90-112.
- Burrell G. Morgan G. (1979). *Sociological Paradigms and Organizational Analysis: Elements of the Sociology of Corporate Life*. Heinemann: London.
- Butts RE, Brown JR. (1989). *Constructivism and Science: Essays in Recent German Philosophy*. Kluwer: Dodrecht, Netherlands.
- Charreire S., Huault I., (1998), Le constructivisme dans la pratique de recherche : une illustration à partir de seize thèses de doctorat, *Finance, Contrôle, Stratégie*, Vol 4, n°3, pp.31-55
- Cook S.D. Brown J.S. (1999). "Bridging Epistemologies: the Generative Dance Between Organizational Knowledge and Organizational Knowing". *Organization Science*, 10(4): pp.381-400
- Gergen K. (1992), "Organization Theory in the Postmodern Era", in M. Reed and M. Hughes (eds.) *Rethinking Organizations*, London Sage, pp. 207-226
- Gherardi S. (2000). "Practice-based Theorizing on Learning and Knowing in Organizations". *Organization*, 7(2): pp. 211-223
- Grandori A. and Kogut B. (2002), "Dialogue on Organization and Knowledge", *Organization Science*, May / Jun, 13(3): pp. 224-231.
- Grant R.M., (1996), "Toward a Knowledge-based Theory of the Firm", *Strategic Management Journal*, (17), pp. 109-122.
- Guba E., Lincoln Y., (1989), *Fourth Generation Evaluation*, Newbury Park, CA : Sage
- Kwan K.-M. Tsang E. (2001). "Realism and Constructivism in Strategy Research: a Critical Realist Response to Mir and Watson". *Strategic Management Journal*, 22: pp.1163-1168
- Lave J. & Wenger E. (1991), *Situated Learning: Legitimate Peripheral Participation*, Cambridge University Press, Cambridge, UK
- Lincoln Y., Guba E., (2000), Paradigmatic Controversies, Contradictions and Emerging Confluences, in Denzin N., Lincoln Y., (Ed), *Handbook of Qualitative Research*, London : Sage, pp.163-188, Second Edition
- Maturana H. Varela F. (1988). *The Tree of Knowledge*. Boston: New Science
- Mir R. Watson A. (2000). "Strategic Management and the Philosophy of Science: the Case for a Constructivist Methodology", *Strategic Management Journal*, 21: pp. 941-953

- Mir R. Watson A. (2001). "Critical Realism and Constructivism in Strategy Research: Toward a Synthesis". *Strategic Management Journal*, 22: pp. 1169-1173
- Nonaka I and Takeuchi H., (1995), *The Knowledge-Creating Company*, New York: Oxford University Press.
- Nonaka I., (1994), "A Dynamic Theory of Organizational Knowledge Creation", *Organization Science*, vol 5, n°1, pp. 14-37.
- Orlikowski W.J. (2002). "Knowing in Practice: Enacting a Collective Capability in Distributed Organizing". *Organization Science*, 13(3): pp. 249-273
- Penrose E. (1959), *The Theory of the Growth of the Firm*, New York: Wiley.
- Pentland B. (1995). "Information Systems and Organizational Learning: the Social Epistemology of Organizational Knowledge Systems". *Accounting, Management and Information Technology*, 5(1): pp.1-21
- Piaget J. (1970), *L'épistémologie génétique*, Paris: PUF
- Polanyi M. (1962), *Personal Knowledge: Towards a Post-Critical Philosophy*, Chicago: University of Chicago Press.
- Schwandt T., (1994), Constructivist, Interpretivist Approaches to Human Inquiry, in Denzin N., Lincoln Y., (Ed) *Handbook of Qualitative Research*, CA : Sage, pp .118-137, First Edition
- Schwartz P. Ogilvy J. (1979). "The Emergent Paradigm: Changing Patterns of Thought and Belief". *Analytical Report 7, Values and Lifestyles Program*, Menlo Park, Ca., SRI International
- Spender J.C. (1996). "Making Knowledge the Basis of a Dynamic Theory of the Firm". *Strategic Management Journal*, 17: pp.45-62
- Spender J.C. and Grant R.M. (1996), "Knowledge and the Firm: Overview", *Strategic Management Journal*, vol 17, pp.5-9.
- Tsoukas H. (1996). "The Firm as a Distributed Knowledge System: a Constructionist Approach", *Strategic Management Journal*, 17, Special Issue: pp.11-25
- Tsoukas H. (1998) "Forms of Knowledge and Forms of Life in Organizational Contexts", in Chia C.H.R (Ed.), *In the Realm of Organization*. London: Routledge: pp.43-66
- Tsoukas H. Vladimirou E. (2001). "What is Organizational Knowledge?" *Journal of Management Studies*, 38(7): pp.973-993
- Von Krogh G. Roos J. Slocum K. (1994). "An Essay on Corporate Epistemology", *Strategic Management Journal*, 15: pp.53-71
- Von Krogh G., Ichijo K and Nonaka I, (2000), *Enabling Knowledge Creation: how to unlock the Mystery of Tacit Knowledge and release the Power of Innovation*, New York: Oxford University Press.
- Wittgenstein L. (1953). *Philosophical Investigations*. Oxford: Blackwell.

Annex 1: Liste des travaux analysés

- Bogenrieder I., Nooteboom B., (2004), Learning Groups : What Types are There? A Theoretical Analysis and Empirical Study in a Consultancy Firm, *Organization Studies*, 25(2) : pp.287-313
- Gherardi S. (2000). Practice-based Theorizing on Learning and Knowing in Organizations. *Organization*, 7(2): pp.211-223.
- Grandori A. and Kogut B. (2002), Dialogue on Organization and Knowledge, *Organization Science*, May / Jun, 13(3): pp.224 – 231.
- Mir R. Watson A. (2000). Strategic Management and the Philosophy of Science: the Case for a Constructivist Methodology, *Strategic Management Journal*, 21: pp.941-953
- Mir R. Watson A. (2001). Critical Realism and Constructivism in Strategy Research: Toward a Synthesis. *Strategic Management Journal*, 22: pp.1169-1173.
- Orlikowski W.J. (2002). Knowing in Practice: Enacting a Collective Capability in Distributed

Organizing. *Organization Science*, 13(3): pp. 249-273.

Pentland B. (1995). Information Systems and Organizational Learning: the Social Epistemology of Organizational Knowledge Systems. *Accounting, Management and Information Technology*, 5(1): 1-21.

Tsoukas H. (1996). The Firm as a Distributed Knowledge System: a Constructionist Approach, *Strategic Management Journal*, 17, Special Issue: pp.11-25

Tsoukas H. (1998) Forms of Knowledge and Forms of Life in Organizational Contexts, in Chia C.H.R (Ed.), *In the Realm of Organization*. London: Routledge: pp.43-66

Tsoukas H. Vladimirou E. (2001). What is Organizational Knowledge? *Journal of Management Studies*, 38(7): pp.973-993

Von Krogh G. Roos J. Slocum K. (1994). An Essay on Corporate Epistemology, *Strategic Management Journal*, 15: pp.53-71

Von Krogh G., Ichijo K, and Nonaka I, (2000), *Enabling Knowledge Creation: How to Unlock the Mystery of Tacit Knowledge and Release the Power of Innovation*, New York: Oxford University Press.